L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Le Congrès Cubain

Sauf un incident ou deux qui ont, un instant, troublé l'ordre, mais n'ont pas eu de suites bien importantes, relativement parlant, la tranquillité règne dans toute l'Ile de Cuba ; et le gouvernement paraît chaque jour fonctionner de mieux en mieux.

Il est vrai qu'en politique, on ne sait jamais ce que réserve l'avenir : un froissement de sentiment, une déception, les nombreux griefs réels ou imaginaires que font naître des ambitions combattues sont autant de causes pour que les hommes se querellent, s'organisent en factions et se livrent à des mouvements insurrectionnels.

Il faut espérer que ce ne sera pas le cas avec les Cubains qui doivent avoir soif de paix, après les cruelles épreuves par lesquelles il leur a fallu passer pour acquérir leur autonomie, cette indépendance qu'ils appelaient de tous leurs vœux depuis tant et tant d'années.

Leur corps législatif siège dans le moment, et la première de ses séances a été consacrée à la lecture du message présidentiel, document à la rédaction duquel le chef de l'Etat, le général Gomez, a apporté tous les soins d'un esprit bien pondéré et avisé.

Le vice président de la république cubaine, M. Zayas est rentré à la Havane juste à temps pour présider aux débats du Sénat.

Le Président signale tout d'abord à l'attention du Congrès les mesures à adopter pour l'administration des affaires de l'intérieur. La teneur du message laisse deviner la confiance du chef de la nation en le retour prochain de la prospérité dans l'Ile ; mais, dit une dépêche, dans le document il fait relever une phrase qui sonne un peu comme un advertissement.

Le pays sera appelé à résoudre des problèmes politiques, et les discussions que provoquera leur étude feront naître peut être l'occasion de créer un troisième parti.

Dans certaines classes de la population une tendance existe, est même manifeste, celle de se rebeller contre la discipline, de se montrer hostile à toute autorité constituée qui représente l'ordre, la méthode, enfin de combattre la volonté de la collectivité sociale.

Ceux qui croient lire entre les lignes, sont d'avis que le Président, en faisant allusion à la création probable d'un troisième parti politique, prévoit l'impossibilité d'une fusion entre les Zayistes et les Miguelistes.

La dette du pays s'élève à $12,856,000 comprenant les crédits autorisés par le gouvernement provisoire de $5,674,000. Le Président ne croit pas sage de charger le pays du lourd poids d'une émission de bons de $16,500,000 autorisée par le Gén. Magoon pour payer des travaux de pavage à la Havane et d'égouts à Cienfuegos. Il a l'espoir que les recettes douanières suffiront à payer la dette.

Le Président Gomez se prononce fortement en faveur d'un traité de commerce nouveau avec les Etats Unis, recommandant une réduction des droits d'entrée sur les articles de première nécessité de l'existence. Il voudrait également que les impôts fussent réduits sur les machines et les instruments aratoires.

Le budget se prépare dans le moment et sera le sujet d'un message spécial. Le Général Gomez est heureux d'annoncer au Congrès que l'armée permanente qui s'organise maintiendra la paix dans l'Ile. En terminant, il félicite la population des dispositions dont elle fait preuve à l'égard de l'armée en encourageant les enrôlements sous ses drapeaux.

LES MARSOUINS.

Les très fâcheux incidents qui viennent de se produire à Toulon ont causé dans toute l'armée, dans toute la France, une profonde émotion. On prétend que le général de Ferron a dit que les soldats de l'infanterie coloniale étaient indignes de porter l'uniforme. Bien des gens sont convaincus que de telles paroles n'ont jamais été prononcées. Moins que personne, le général de Ferron pouvait tenir un semblable propos. N'a-t-il pas vu, il y aura tantôt trente-neuf ans, les marsouins à l'œuvre ? N'a-t-il pas constaté par lui-même comment ils comprennent leur devoir et de quelle façon ils le savent accomplir jusqu'au bout ? Le 31 août et le 1er septembre 1870, alors qu'il était simple lieutenant au 37e d'infanterie, n'a-t-il pas vaillamment combattu à leurs côtés, à Bazeilles, à la Moncelle et sous les murs de Sedan ?

Ah ! certes, l'infanterie coloniale — l'infanterie de marine, comme on disait encore, il y a quelques années, avant le rattachement de ce corps au ministère de la guerre—l'infanterie coloniale n'a pas les longues annales de la plupart des autres corps de l'armée métropolitaine ; son histoire est plus courte : elle date de trois quarts de siècle, tout au plus, et elle n'a commencé véritablement à naître que le jour où la France a songé à se créer le vaste empire colonial qu'elle possède aujourd'hui. Mais, si courte soit-elle, cette histoire n'en est pas moins des plus glorieuses.

Elle est inscrite tout au long, en lettres d'or, sur les drapeaux des régiments coloniaux. Le premier nom qu'on y lit—sur les drapeaux du 3e et du 7e de l'arme—est celui de Mogador, où l'infanterie de marine a débuté, sous les ordres du Prince de Joinville, il y a soixante-six ans. Puis vient la campagne contre la Russie, en 1854 1856, avec Bomarsund, l'Alma et Sébastopol ; la première campagne de Chine, en 1860, avec Pei Ho et Pakikao ; la conquête de la Cochinchine, en 1861, avec Ki Hoa ; l'expédition du Mexique, en 1863, avec Puébla ; la conquête du Tonkin, en 1883-1885, avec Sontay, Langson et Tuyen-Quan ; enfin, les campagnes plus rapprochées de nous, Tombouctou, dont le nom est inscrit sur le drapeau du 9e colonial ; Tananarive, sur celui du 103, et Abomey, sur celui du 11e.

A ces noms, qui rappellent les étapes glorieuses de l'infanterie coloniale, combien d'autres ne pourrait on ajouter ? Il ne se tire pas un coup de fusil hors de France que les marsouins ne soient de la fête. C'est eux qui, il y a dix ans, au début du soulèvement des Boxers, ont défendu Tien-Tsin avec un héroïsme qui n'a pas été assez célébré. C'est eux qui viennent de faire cette longue et dure campagne sur la frontière tonkinoise, contre les pirates et les réformistes chinois. C'est eux encore qui mènent la lutte dans les immenses solitudes de la Mauritanie, dans la région du Tchad, au Congo, partout où il nous faut assurer la sécurité des établissements de la France.

Il est un nom que ne porte aucun drapeau de l'infanterie coloniale et dont le souvenir, pourtant, constitue la page la plus glorieuse de l'histoire de l'arme. Bazeilles est un épisode émouvant, superbe, héroïque : mais cet épisode est trop étroitement mêlé à l'immense catastrophe de Sedan pour qu'on ait songé à en inscrire le nom sur un drapeau.

Les quatre premiers régiments d'infanterie coloniale, les seuls existant à l'époque, ont pris part à la guerre contre l'Allemagne. On sait comment, le 31 juillet et le 1er septembre 1870, ces régiments se comportèrent, non seulement à Bazeilles, mais aussi à Sedan ; dans ces deux journées, ils perdirent près de trois mille hommes, dont plus de deux cents officiers.

La gloire de l'infanterie coloniale a été consacrée à jamais par l'épisode des Dernières Cartouches, l'admirable défense de cette maison désormais fameuse où quelques marsouins, chasseurs à pied et lignards, sous les ordres du commandant Lambert, tinrent en échec, des heures durant, plusieurs régiments ennemis.

Après le désastre de Sedan, les marsouins avaient juré de ne laisser à l'ennemi ni une arme, ni surtout un drapeau. Le soir de la bataille et le lendemain, la plupart des officiers survivants brisent leurs sabres et les soldats leurs fusils. On brûle les hampes des drapeaux, on déchire les flammes ou on les cache avec les aigles et les cravates. Et lorsqu'on a pris le chemin de la dure et longue captivité, on eut du moins cette consolation de savoir qu'aucun de ces chers trophées n'était tombé entre les mains de l'ennemi, que pas un seul des drapeaux de l'infanterie de marine n'irait à Berlin.

Et, plus tard, au retour des prisons de l'Allemagne, les héros de Bazeilles n'eurent qu'une pensée : retrouver les drapeaux disparus le soir de Sedan. C'est ainsi qu'à force de persévérantes recherches, on est parvenu à reconstituer les trophées de 1870, à l'exception du drapeau du 3e de marine, qui, malgré des efforts constants, n'a pu être retrouvé. Ces trophées ornent aujourd'hui les salles d'honneur des régiments auxquels ils appartiennent.

Une arme qui a un tel passé, des régiments dont les étapes se nomment Bazeilles, Tuyen Quan, Tananarive et Tien-Tsin, ne peuvent avoir dégénéré à ce point de mériter les accusations dont ils viennent d'être l'objet. Non, l'infanterie coloniale n'a pas dégénéré ; elle est bien toujours, comme autrefois, prête à répondre à l'appel de la France, prête à se sacrifier de nouveau, comme elle l'a déjà fait tant de fois, pour l'honneur et l'intérêt de la patrie.

On l'aurait vu, une fois encore, si, comme le bon sens semblait l'indiquer, l'infanterie coloniale avait composé, en majeure partie, le corps du débarquement de Casablanca. L'expédition du Maroc a été, au premier chef, une expédition coloniale. Pourquoi n'y a-t-on pas employé les troupes qui sont précisément créées pour de telles campagnes ?

L'infanterie coloniale est composée en grande partie d'engagés volontaires, qu'attirent, avec le renom de l'arme, la perspective de lointains voyages et le goût des aventures ; une troupe recrutée de cette façon n'a que faire dans les garnisons métropolitaines, pas plus dans les ports qu'à Paris. Ce qu'il lui faut, c'est le grand air et non l'atmosphère viciée des grandes villes ; c'est la vie de campagne et non la vie de caserne ; c'est la liberté relative dont elle jouit aux colonies, au Tonkin, au Soudan, à Madagascar, et non la discipline étroite de France. Le marsouin a besoin de l'espace qui lui manque ou dans la métropole.

D'autre part, — on ne doit pas hésiter, dans l'intérêt même de l'infanterie coloniale, à signaler le mal,—on admet trop aisément, dans ce corps, des individus qui, par leur passé souvent très chargé, par leur esprit et leur attitude, ont leur place toute marquée dans les bataillons d'Afrique, mais non parmi les marsouins.

Ce sont ces mauvais soldats qui causent les fâcheux incidents qu'on signale de temps en temps à Cherbourg, à Toulon ou à Brest et qui, à la longue, pourraient jeter quelque discrédit sur l'arme entière. Ce sont sûrement ces individus, et pas d'autres, que visait, l'autre jour, le général de Ferron.

L'infanterie coloniale demande qu'on la débarrasse des apaches qui se sont faufilés dans ses rangs et qui cherchent à la déshonorer. Qu'on exauce ses vœux, et tout, comme par enchantement, rentrera dans l'ordre.

Une relique de Sven Hedin.

Pendant le dernier séjour qu'il fit en Angleterre, M. Sven Hedin fut invité dans un club de Londres dont la plupart des membres sont des savants ou des amateurs de science. On donna en son honneur un banquet et l'on associa à la fête le docteur M. A. Stein, qui a fait, lui aussi, dans l'Asie centrale, de grandes explorations géographiques et archéologiques. M. Sven Hedin était assis à la droite du président ; M. Stein à sa gauche. Comme on parlait voyages, le docteur tira de sa poche un de ces rubans gradués que les couturières appellent, improprement d'ailleurs, un "centimètre". C'était un méchant centimètre de toile, un peu graisseux, roulé dans un étui d'aluminium fortement bosselé. "Voilà un petit objet, dit-il à son voisin, que j'ai trouvé, en 1906, à l'est du Thibet, au pied d'une vieille ruine. Depuis ce temps, je le porte sur moi ; je m'en sers tous les jours." M. Sven Hedin prit l'objet des mains du président ; il le considéra avec un intérêt visible, le retourna, le déroula et finit par s'écrier : "Mais c'est mon centimètre ! Je l'ai perdu, il y a huit ans, au Thibet, probablement en tel endroit, à tant de milles de tel lac." Il faut dire que les deux voyageurs ont fait en Asie des recherches absolument distinctes, que les champs de leurs explorations étaient le plus souvent fort éloignés les uns des autres et que le hasard seul leur a fait, une ou deux fois, traverser la même route. Les convives admirèrent que dans une contrée si lointaine, si vaste, si inconnue, à cinq ans d'intervalle, l'un deux eut mis exactement le pied sur la trace de l'autre et aperçu le bibelot, de si mince valeur que cet autre y avait laissé. Ils admirèrent aussi qu'à trois années de là et à plusieurs milliers de lieues, l'inventeur se fût rencontré avec le perdant à Londres, dans Saint-James street, et que l'idée lui fût venue, au milieu d'un banquet, de tirer de sa poche un objet si étrange au service de table et auquel son propriétaire, certainement, ne pensait plus. Pour que le hasard eût fait si bien les choses, il fallait qu'il fût écrit de toute éternité que M. Sven Hedin rentrerait en possession de son centimètre. M. Sven Hedin, cependant, n'y est pas rentré. La Société royale de Géographie a réclamé pour son musée cette pièce historique ; elle y figure parmi d'autres souvenirs d'un égal intérêt.

THEATRES.

ORPHEUM.

Le succès du programme de vaudeville offert cette semaine par la direction de l'Orpheum va grandissant chaque jour.

La famille Shields, dans l'intéressante pièce "Their Daddy", soulève à chaque représentation les applaudissements enthousiastes des spectateurs.

Les nouvelles vues du Kinodrome sont comme d'ordinaire extrêmement intéressantes.

TULANE.

Salle comble hier soir au Tulane pour entendre "The Man who Stood Still", une pièce admirablement jouée par M. Louis Mann.

Matinée aujourd'hui.

CRESCENT.

Mlle Cecil Spooner et ses partenaires jouent "The Girl and the Detective" devant des salles combles au Crescent.

"The Dancer and the King," une jolie comédie, sera donnée pendant les derniers jours de la semaine.

AFFREUX ACCIDENT.

Pittsburg, 6 avril—La rupture d'un câble sur l'inclinaison St-Clair que parcourait un car allant de la rue Joséphine à Mount Oliver, a causé la mort de deux garçons. Six autres ont été grièvement blessés.

Les huit jeunes gens, des employés de nuit, avaient fini leur travail et rentraient chez eux quand l'accident s'est produit, ce matin. Le car venait d'atteindre le centre de la colline escarpée quand le câble s'est cassé, et il a été précipité en arrière avec une rapidité effrayante, frappant dans sa chute les "tampons" de la petite station en bois qui était au bas de la colline, et se brisant en morceaux.

Le choc a causé l'effondrement de la station sous laquelle se trouvaient les débris du car et les voyageurs qu'il contenait et qui n'avaient eu aucun moyen d'échapper à la catastrophe.

—:o:—

Le cuirassé "Mississippi."

Jackson, Miss., 6 avril—Le gouverneur Noël a été informé aujourd'hui par le secrétaire de la marine, M. von Meyer, que le cuirassé "Mississippi" arriverait à l'entrée de la passe de Horn Island le 30 mai et resterait dans l'estuaire du Mississippi jusqu'au 2 juin. Pendant son séjour dans les eaux du Mississippi le cuirassé sera prêt à recevoir le service en argent qui lui sera présenté par l'Etat dont il porte le nom.

—o—

Les chemins de fer Sud-Américains.

Santiago, Chili, 6 avril — Le contrat pour la construction de la ligne de chemin de fer qui doit relier le port d'Arica, Chili, à La Paz, capitale de la Bolivie, a été accordé aujourd'hui à la maison anglaise Sir John Jackson Company Limited, de Londres.

Cette ligne qui aura une longueur de 300 milles et traversera les Andes à une altitude de 12,000 pieds formera un tronçon du chemin de fer pan-américain.

Le coût de cette ligne est évalué à 15,000,000 de dollars.

L'Armée du Tennessee.

Banquet annuel.

Les membres de l'Association de l'Armée du Tennessee ont célébré, hier soir, le trente-deuxième anniversaire de leur fondation et cette fête s'est comme toujours terminée par un magnifique banquet à l'Hôtel Victoria, rue St-Charles, près Poydras.

La grande salle de l'hôtel avait été décorée aux couleurs Confédérées et Américaines pour l'occasion et plus de deux cents convives se trouvaient présents quand la réunion a été ouverte par le président de l'Association, M. J. Geo. Aufdemorte. Le repas a été des plus gais et les toasts patriotiques se sont prolongés jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Après le discours du président prononcé par M. Aufdemorte, des toasts ont été portés par : F. L. Richardson, B. R. Forman, Julian S. Levy, Geo. H. Tichnor, W. J. Behan, E. S. Lewis, M. D., W. A. Freret, J. A. Chalaron, Ralston, F. Green, W. O. Hart, T. C. Will, Norman Walker.

La bénédiction a été donnée par le Rév. A. Gordon Bakewell.

Le menu suivant, fort bien composé, a été très goûté :

MENU

Hors d'œuvres
Olives Radis Cornichons
Absinthe frappée
Huîtres
Soupe tortue
Sauterne
Poisson
Filet de truite Sauce au vin blanc
Croquettes de pommes de terre
St-Julien
Entrée
Sauté aux champignons
Rôti
Dindes farcies Sauce cranberry
Salade
Asperges
Dessert
Tutti frutti Crème à la glace
Gâteaux assortis
Café Cognac
Cigares
Champagne

J. E. Salles, maître d'hôtel.

Les officiers de l'Association sont : J. Geo. Aufdemorte, président ; Philip Power, premier vice-président ; Alden McLellan, deuxième vice-président ; Isaac J. Fowler, troisième vice-président ; René A. De Russy secrétaire aux archives ; M. Mallet, secrétaire aux finances : F. Ernest, secrétaire de correspondance ; Adam Wagatha, trésorier ; W. E. Brickell, M. D., chirurgien ; Jas. S. Richard, Frank J. Chalaron, M. D., assistants ; Rév. A. Gordon Bakewell, chapelain ; adjudant John B. Ballard, sergent d'armes, P. C. Gaffney.

Souvenir de Guerre.

Le 12 avril prochain aura lieu une intéressante cérémonie au Memorial Hall ; la présentation d'un piédestal pour le buste du général Beauregard, ce piédestal fait d'un bois provenant de l'Ile Morris et du Fort Johnson, où furent tirés les premiers coups de canon pour la défense du Sud, le 12 Avril 1861.

M. DeLaboussaye est nommé secrétaire de l'Hôpital de Charité.

Le capitaine L. P. DeLaboussaye, qui jusqu'ici remplissait les fonctions de sous-secrétaire du Conseil d'Administration de l'Hôpital de Charité a été nommé secrétaire lundi soir, en remplacement de M. Edwin Marks, décédé le mois dernier.

Conseil Municipal.

La séance régulière des membres du Conseil Municipal a été tenue hier soir sous la présidence de M. McRacken.

MESSAGE DU MAIRE.

Mairie de la Nouvelle-Orléans, 6 avril 1909.

Aux Membres du Conseil Municipal :

Je transmets les recommendations suivantes :

Communication de la Maryland Casualty Co., représentée par M. M. Warner et Black, agents de la compagnie, relativement à l'assurance des chaudières et ascenseurs de l'Hôtel de Ville. Je demande votre urgente considération sur cette communication en vue de son importance.

Rapport du mois de mars du Commissaire des Edifices Publics.

Communication de M. Geo. Lehmann demandant la permission de retirer sa signature à une pétition au Conseil.

J'ai nommé MM. Paul McIlhenny, H. Dabezies, Geo. Westfeld et Wm. J. Formento membres de la Commission des Prisons et Asiles.

J'ai nommé M. Thos E. Orrell, commissaire du parc Annonciation.

J'ai nommé MM. Wm Lorenz, Peter Chabot et Chas M. Hale, commissaires du parc Gentilly.

J'ai nommé M. Thos H. McCarthy, commissaire du parc Danneel.

Je demande respectueusement à votre honorable corps d'approuver les nominations ci dessus.

Communication protestant contre l'établissement d'un maréchal ferrant rue S. Remparts, entre Clio et Calliope.

Respectueusement,
MARTIN BEHRMAN,
Maire.

Le message du maire est reçu ; les communications contenues sont référées aux comités propres et les nominations faites par le maire sont approuvées.

Plusieurs ordonnances sont ensuite adoptées et après la lecture des affaires nouvelles la séance est levée.

Une relique historique.

Dans les premiers jours de l'année 1907, Mme Paul Israel, membre du Chapitre 72 des Filles Unies de la Confédération, avait eu l'idée de remettre à l'Asile des anciens soldats le vieux torpilleur qui depuis nombre d'années gisait abandonné sur la rive du bayou St-Jean, au Fort Espagnol.

Des démarches furent faites auprès de la New Orleans Terminal Co., propriétaire du terrain sur lequel se trouvait l'ancien bâtiment, qui consentit sans difficulté à son déplacement.

Le comité du Camp Beauregard s'occupa du transport de ce torpilleur et en chargea la compagnie de navigation Jahnke, qui l'a accompli à la satisfaction des intéressés.

Le vieux torpilleur, témoin d'une époque enfuie, est actuellement exposé sur une pelouse en face de l'Asile des soldats.

Il sera prochainement muni d'une plaque historique rappelant les faits qui ont donné lieu à sa construction et portant les noms des membres du comité du Camp Beauregard.

La pose de cette plaque donnera lieu à une cérémonie qui sera célébrée samedi après-midi 10 avril, en même temps que le Festival de Pâques offert par le Chœur Confédéré de la Louisiane aux Vétérans de l'Asile.

Grièvement blessé.

Labbie Moore et John Galiber, deux gamins pêchaient des écrevisses dans la Paroisse Jefferson hier après-midi lorsque le premier a été grièvement par un inconnu qui caché dans les broussailles a tiré un coup de revolver sur lui. Il a été atteint à l'abdomen.

FRACTURE.

Mobert Benjamin, un homme de couleur, est arrivé à la Nouvelle-Orléans hier matin pour se faire soigner à l'hôpital. Il souffre d'une fracture à la jambe reçue dans un accident à Melville, Lne.

Accusé d'enlèvement.

Un affidavit a été formulé hier à la Seconde Cour Criminelle de Cité, contre Welseman Hayward, qui est activement recherché par les autorités de la paroisse de St-Bernard, sous une accusation d'enlèvement.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 6 Commencé le 1er avril 1909

L'ARGENT ET L'AMOUR

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JACQUES BRIENNE

PREMIÈRE PARTIE

LE MOULIN DE PONT-COUVERTE

VII

(*Suite.*)

Ce jour-là il serait heureux, si Lise était encore libre, de l'épouser, parce qu'il la connaissait depuis longtemps et qu'il la savait très bonne et très douce.

Aussi, avec une grande insouciance, sans jamais dire ni oui, ni non il avait eu l'air d'accepter le projet de mariage formé par sa mère.

Mais les mois, les années avaient passé plus vite qu'il ne comptait.

Mis en demeure de s'exécuter, il fut abasourdi :

—Eh quoi, songeait il, le jour est déjà arrivé !

—Mais oui, tu as vingt-huit ans bien sonnés, lui dit sa mère. Et moi même je vais atteindre la soixantaine. Je t'en supplie, mon enfant : il faut te marier.

—Est ce bien possible, s'était-il dit. C'est vrai, tout de même, j'ai vingt huit ans !

Et il avait cédé gentiment mais sans enthousiasme, aux instances maternelles.

Puis, après quelques jours de réflexion, au moment de s'engager moralement pour toujours, il avait dit non, carrément, un peu brutalement même, pour en finir.

Marthe avait-elle été pour quelque chose dans sa résolution ?

Quand sa mère l'avait consulté, après avoir appris les bruits odieux que faisait courir madame de Cabrol, sans une hésitation, hardiment et loyalement, il avait dit :

—Non, non, je ne pense pas à mademoiselle Boissière.

Et il avait dit vrai, car il était incapable de mentir.

Dès les premiers jours de son arrivée à Villefranche, Marthe lui avait plutôt déplu. Il l'avait jugée fière, frivole, coquette et il avait partagé l'antipathie que tout Villefranche témoignait aux nouveaux châtelains.

Mais qui pourrait connaître assez bien le cœur de l'homme pour pouvoir démêler ce qui s'y passe, et déterminer le moment précis où l'antipathie et l'indifférence font place à des sentiments plus doux ?

Ce qui est sûr, c'est que peu à peu, lorsqu'il avait mieux connu Marthe, grâce surtout aux confidences de Lise, il avait dû s'avouer qu'elle n'était ni coquette, ni frivole ; il avait dû reconnaître qu'elle avait un esprit sérieux et réfléchi. Il s'était dès lors préoccupé d'elle ; il l'avait étudiée comme on étudie un cas curieux pas assez pour renoncer encore, ouvertement tout au moins, à ses préventions.

Les racontars que sa mère lui avait rapportés après la rupture de son mariage avec Lise avaient fait sur lui une forte impression.

Ils l'avaient obligé à rentrer en lui même, à s'interroger.

Le même jour, avant qu'il ait eu le temps d'achever cet examen de conscience, le hasard l'avait mis en présence de Marthe.

Après sa première entrevue chez la Renaude, il était rentré lui inquiet, bouleversé. Tout de suite il avait eu peur de ce qui allait arriver.

Le soir même il s'était juré qu'il ne la reverrait plus, qu'il ne retournerait pas chez la Renaude.....

Et il y était retourné, et il l'avait revue !

Après cette seconde rencontre, il était plus triste, plus inquiet que jamais.

Enfermé dans sa chambre, assis dans un fauteuil, un livre ouvert devant lui, il réfléchissait.

L'amour entrevu pour la première fois, lui faisait peur.

Il se persuadait d'ailleurs qu'il ne pouvait pas, qu'il ne devait pas s'abandonner à ce sentiment nouveau.

Son amour propre aussi bien que son honneur était en jeu : son amour propre, car il n'osait pas encore répudier ses théories sur la femme ; son honneur, car il savait que l'on dirait, que l'on disait déjà, qu'il avait refusé Lise uniquement pour épouser Marthe.

Il passa la plus grande partie de la nuit à réfléchir et à raisonner.

Il songeait :

—Non, non, je ne dois pas, je ne puis pas m'abandonner à moi-même, me laisser entraîner.... Je dois partir, je dois m'éloigner de Villefranche....

Et il énumerait complaisamment toutes les bonnes raisons qui militaient en faveur d'un prompt départ. Mais au milieu de son raisonnement, la gracieuse image de Marthe lui apparaissait.

Il la voyait.

Elle était là, auprès de lui, belle et désirable. Elle l'enveloppait de la caresse de son regard ; ses yeux sombres et profonds le fixaient ; elle souriait timidement et semblait lui reprocher ses appréhensions.

Et une voix lui glissait à l'oreille :

—Pourquoi partir ?.... Vois comme elle est belle ! Elle vient à toi parée de toutes les grâces de la jeunesse et du printemps, son front se penche vers toi, ses lèvres aussi rouges qu'une grenade entr'ouverte appellent tes lèvres, pourquoi veux-tu partir ?

Une fois endormi, il eut une sorte de cauchemar.....

Quand il se réveilla, le soleil était déjà haut dans le ciel.

Il s'habilla lentement et mit beaucoup de temps à faire sa toilette.

Sur ces entrefaites, une servante entra après avoir frappé à la porte :

—Vous n'êtes pas malade, monsieur Albert ? demanda t-elle.

—Pourquoi veux-tu que je sois malade ?

—Je ne sais pas, j'étais inquiète de ne pas vous voir descendre.

"D'ailleurs, votre cousin, M. Lucien Richaud, est venu pour vous voir : il vous attend dans votre cabinet de travail.

—Mon cousin Lucien, fit Albert un peu étonné ? C'est bien, dis-lui que je descends.

La servante se retira, non sans avoir mis un peu d'ordre sur la table de toilette et sur la commode.

La visite de Lucien étonnait Albert, car le jeune docteur venait très rarement à la Malgue, mais elle ne lui causait pas grande émotion.

Ah ! certes il aurait été autrement ému si on lui avait annoncé la visite de Lise ou de son père. Il redoutait, plus qu'on ne pourrait le dire, les larmes de l'une les reproches de l'autre.

Car devant les pleurs d'une femme, devant les remontrances d'un vieillard qu'il estimait, il aurait été sans défense.

Mais de Lucien, de Lucien dont la conduite ne lui avait jamais inspiré que du mépris, que pouvait-il craindre ? Lucien n'avait vraiment pas le droit de lui faire des reproches.

Aussi est ce sans la moindre émotion qu'il se dirigea vers le cabinet de travail où son cousin l'attendait.

Celui-ci était assis dans un fauteuil, près de la fenêtre et il parcourait ou avait l'air de parcourir un livre.

En entendant la porte s'ouvrir il se leva mécaniquement, comme mû par un ressort. Son visage était pâle, ses yeux brillants de fièvre.

Albert s'avança vers lui la main tendue et lui dit du ton le plus naturel :

—Comment vas-tu, Lucien ?

Le jeune docteur ne prit pas la main qu'on lui offrait. Il eut l'air de ne pas voir le geste de son cousin et il ne répondit rien à sa formule de politesse.

Albert s'arrêta à deux pas de lui, et les deux hommes se regardèrent dans les yeux.

Un silence lourd, menaçant, le silence qui précède l'orage régna pendant quelques instants, qui semblèrent à l'un et à l'autre durer un siècle.

Albert reprit le premier :

—Si tu ne veux pas me dire bonjour, veux-tu me dire au moins l'objet de ta visite ? Car il n'est guère dans tes habitudes de venir chez moi : il y a bien deux ans que je ne t'avais vu à la Malgue.

Un rire amer crispa la bouche de Lucien :

—Tu me demandes l'objet de ma visite ? Ne le devines-tu pas ?

—Ma foi non, répondit posément Albert.

—Certes, tu ne manques ni d'aplomb ni de toupet !

A ces mots, Albert eut un tressaillement, aucun doute n'était plus possible sur les intentions de Lucien.

Cependant, il voulut essayer encore d'éviter la scène qu'il prévoyait. Il fit mine de se retirer :

—Mon ami, restons-en là ; cela vaudra mieux pour tous les deux. Tu le prends sur un ton